

# MÉMOIRE VIVE

des convois des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau





Fernand à Tergnier (2014)

## **Ce bulletin rend hommage à Fernand DEVAUX qui nous a quittés le 30 mai dernier**

Il était le dernier rescapé du convoi d'hommes du 6 juillet 1942, impliqué dans la création et l'activité de Mémoire Vive. La dernière survivante du convoi de femmes du 24 janvier 1943, Christiane Borrass dite «Cécile», nous avait quittés en octobre 2016. Un hommage lui a été rendu le samedi 23 juin 2018 à la Maison des Métallos, au 94 rue Jean Pierre TIMBAUD dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de PARIS, sa maison, lui qui était un métallurgiste puis professeur de l'enseignement technique.

Pour nous, membres de l'association Mémoire Vive, sa disparition laisse un grand vide tant sa présence nous était indispensable par son engagement de toute une vie, son témoignage sur les camps, indissociable de ses réflexions sur le temps présent, son humanité et sa grande simplicité. Sa présence était d'une telle évidence aux réunions de bureau de l'association, aux cérémonies notamment à Aincourt, à la rencontre des élèves et des jeunes, au Mémorial de Compiègne et à nos voyages à Auschwitz-Birkenau. Il nous reliait humainement à ses camarades, hommes et femmes, dont nous portons la mémoire, notamment ses camarades de la «bande des quatre» : André Montagne, Jo Dudal et Lucien Ducastel, à leurs combats, à leur fraternité et à leur volonté commune de créer notre association Mémoire Vive.

Dans les années 1990, la création de notre association leur avait paru comme une impérieuse nécessité tant la question de l'avenir de la Mémoire de la Résistance et de la Déportation de répression se posait déjà avec la disparition des témoins. Des travaux spécifiques devaient être également poursuivis sur les deux convois qui étaient si mal connus dans le monde même de la mémoire de la Déportation. Les départs des deux convois s'inscrivent dans les politiques de répression des nazis. La création de Mémoire Vive répondait à ces objectifs et à leurs attentes. Fernand Devaux et ses camarades de la «bande des quatre» ont activement participé aux travaux de Claudine Cardon-Hamet et à la publication de son livre sur le convoi des 45000. L'association a également participé à la réédition du livre pour que celui-ci reste disponible pour le plus grand nombre. Malgré ses moyens réduits, l'association a fait œuvre de Mémoire et d'Histoire par l'enregistrement vidéo des témoignages de survivants, le travail sur les archives et les biographies, la participation à des travaux conjoints avec des organisations locales et régionales, aussi bien qu'à des travaux historiques tels que le Mémorial des cheminots sous la direction de Thomas Fontaine.

Fernand Devaux et ses camarades, hommes et femmes, des deux convois, ne se présentaient pas comme des victimes, même si, pour eux, il était indispensable de porter la mémoire de leurs camarades

morts dans les camps, de parler de ce qu'ils ont vécu et vu dans les camps nazis, en premier lieu à Auschwitz-Birkenau, de l'importance de témoigner, de ce rôle irremplaçable. Mais ils voulaient comprendre et faire comprendre les faits et les contextes. Comment des partis fascistes et nazis, en Italie, en Allemagne, en Europe, au Japon, ont conquis et subjugué des états modernes, héritiers de grandes cultures, ont trouvé des alliances et des appuis idéologiques, politiques, financiers pour arriver à leurs fins, à mettre en œuvre leurs politiques criminelles et inhumaines. Et cela, jusqu'au bout, avec l'efficacité que fournissent les états modernes et industriels, jusqu'à la catastrophe finale pour notre humanité. Contrairement à l'approche dominante de l'enseignement actuel de l'histoire, ils voulaient privilégier l'analyse des faits, l'enchaînement chronologies, leurs dynamiques, la recherche des causes profondes.

De plus, comme de nombreux résistants, déportés ou non, ils étaient très attachés au programme du Conseil National de la Résistance : «Les jours heureux», à ses objectifs progressistes et sociaux et à la défense de ses conquêtes. L'enseignement de l'histoire tragique et immédiate leur avait montré que la défense de la démocratie passait par la lutte contre les inégalités et la pauvreté. Une démocratie vivante était une démocratie sociale, progressiste et inclusive. La démocratie est inséparable des Droits universels de l'Homme. Notre République doit être démocratique, laïque, sociale et indivisible.

Ils n'étaient pas tournés vers le passé, l'histoire et la Mémoire, mais vers le présent et l'avenir. Leurs expériences, leurs compréhensions de la montée du fascisme et du nazisme, leurs questionnements devaient servir à éclairer l'avenir.

Nous voyons bien encore aujourd'hui toute l'actualité du combat contre tous signes de résurgence des idéologies basées sur les replis identitaires, l'essentialisme, l'aspiration à la pureté, la haine, la xénophobie, l'antisémitisme et le racisme. Allant jusqu'à la négation de la dignité humaine, de l'humain, et l'appel à la violence.

La connaissance de l'histoire, la compréhension des périodes historiques telles que le fascisme et le nazisme et leurs causes multiples sont indispensables aux questionnements sur l'histoire présente et à l'éveil des consciences citoyennes, à la vigilance et à la mise en garde contre les risques de toutes dérives.

Yves Jégouzo,  
co-président de Mémoire Vive



## ***Le 23 juin, ce sont plus de 120 personnes qui se sont retrouvées à la maison des Métallos pour rendre hommage à Fernand Devaux***

Hommage à Fernand, salle Jean Borne à la maison des Métallos

*Cet hommage, organisé par Mémoire Vive et Mémoire d'Aincourt, avec la participation de l'amicale de Chateaubriant, s'est appuyé pour l'essentiel sur une interview de Fernand Devaux réalisée par Mémoire Vive et sur différents témoignages. Après un film réalisé par Gilbert Lazaroo et Danick Florentin, ce sont les plus jeunes membres du bureau de Mémoire Vive, Romain Bazot-Allaire, Lucile Dupont, Solveig Hennebert, Catherine Kamaroudis qui ont porté la parole de Fernand, de son engagement, véritable colonne vertébrale de sa vie. Ces jeunes que Fernand était si fier de compter parmi nous et auxquels il vouait une profonde affection. C'est Claude Le Bouil, pour Mémoire d'Aincourt, qui a repris des extraits d'un discours prononcé par Fernand Devaux à Aincourt en 2002 dont le contenu est malheureusement d'une brûlante actualité. Au moment de l'hommage à la Maison des Métallos, l'amicale de Chateaubriant, Voves, Rouillé rendait également hommage à Fernand Devaux lors de la cérémonie commémorative de la libération du camp de Rouillé.*



***Fernand n'était pas bavard, ses mots étaient toujours réfléchis, pesés, mesurés, et le fruit d'une prise de recul, d'une réflexion murie. D'ailleurs, il s'impatiait quand il avait l'impression de ne pas trouver le mot juste pour exprimer sa pensée. Cet engagement n'était pas un aveuglement et il aimait le confronter.***

***J'ai le souvenir, car j'ai eu la chance d'être « adoptée » par un petit groupe de 45000 dit « la bande des 4 » d'avoir assisté à des discussions politiques acharnées, souvent lancées par André Montagne, sur un ton d'affectueuse provocation, d'où jaillissaient beaucoup d'interrogations sur l'évolution de la société, les mutations de la classe ouvrière et les repositionnements des orientations politiques qui devraient en découler. Ces débats étaient tout sauf dogmatiques, tout sauf des certitudes. Ils exprimaient à la fois des interrogations, des convictions profondes, une passion pour améliorer la société et un souci de l'humain qui n'était pas qu'un mot d'ordre.***

***Cette humanité était enracinée dans toute l'expérience de leur vie, de sa vie dans laquelle la déportation, si elle avait été un moment de souffrance extrême, les avait, l'avait renforcé dans son amour de la vie et de l'être humain, d'un être humain épanoui dans une société solidaire.***

***Je garde de toutes ces années – et je ne pense pas que Pauline Montagne et ma mère ici présentes, me contrediront – le souvenir de la force de leur immense amour de la vie, d'une fraternité d'une profondeur inouïe, et de leur gaieté. Les moments passés avec eux resteront pour moi parmi les plus riches et les plus joyeux de ma vie.***

***Claudine Ducastel  
Secrétaire de Mémoire Vive***

## Un engagement fortement enraciné dans l'enfance

« Mon père était employé aux Chemins de fer, à Guingamp. Il chargeait et déchargeait les colis. Ma mère ne travaillait pas, car nous étions 4 gosses, donc ça ne faisait pas des ressources très importantes pour la famille. Malheureusement, il est décédé j'avais huit ans. Nous avons quitté la Bretagne et nous sommes venus à Saint-Denis. L'aîné de mes frères était le seul à travailler. Au bout d'un an de notre présence à Saint-Denis, il a attrapé la tuberculose. Il a passé un an à l'hôpital Broussais et six mois en sanatorium. C'est-à-dire que les ressources de la famille ont

## De Guingamp à Saint-Denis, la découverte d'une autre réalité

« Ce qui a marqué aussi mon enfance, c'est le décalage entre ma petite ville de province de Guingamp et mon arrivée à Saint-Denis. À l'école, pour la première fois, je me retrouve avec des étrangers, des immigrés, espagnols, italiens. Parmi les gosses de l'école, il y avait des prises de position politiques. Pour moi, c'était une chose totalement nouvelle, je n'avais jamais entendu parler de communisme. Le chemin que je vais parcourir en devenant membre des jeunesses communistes et du parti communiste s'appuie sur tous ces éléments économiques et sur le contact avec la population de

Entrée de l'usine Hotchkiss en 1957



## Militant dès 14 ans

« Je suis sorti de l'école en 1935, et je n'ai trouvé de travail à plein temps, comme on dirait aujourd'hui, qu'en 1938. En 1936, j'ai 14 ans et avec des copains, comme il y a l'occupation des usines à Saint-Denis, nous allons voir les grévistes. En 1937, j'adhère aux jeunesses. Je participe tout de suite à la diffusion de l'Avant-Garde, je colle des affiches, je distribue des tracts, je participe à toutes les manifestations et particulièrement à tout ce qui concerne l'Espagne. Au mois de mars 1938, je suis embauché à l'usine Hotchkiss à Saint-Denis, - c'est une usine automobile- et je fais ma demande d'adhésion au parti communiste. J'ai 16 ans et ce n'est pas dans les coutumes à l'époque d'accepter un adhérent si jeune,

presque totalement disparu. Ma mère faisait des ménages pour que l'on puisse vivre. Lorsque mon frère est revenu du sana, alors qu'il était cordonnier, les médecins lui ont recommandé d'abandonner ce travail. C'était en 1933, c'était une période de chômage, il est donc resté très longtemps au chômage. Nous avons recours au bureau de bienfaisance qui donnait des bons de viande, de pain, de charbon, enfin ce qu'il fallait pour vivre. Notre arrivée à Saint-Denis n'a pas été facile du point de vue économique. »

avons pas les moyens. À la lecture de ce journal, je prends plus conscience des choses. Mon frère adhère au parti communiste en 1934. Il a une influence importante sur mon engagement. Dès 1934, j'ai 12 ans, je participe déjà à des manifestations et à des prises de position y compris à l'école. À l'école, en 1935, arrive dans ma classe un jeune Allemand. Il s'appelle Helmut Schneider, son père était député communiste allemand, il avait été décapité à la hache. (...) Il avait fait partie des premières arrestations opérées par les nazis en Allemagne. Tous les députés communistes ont été arrêtés après l'incendie du Reichstag et certains d'entre eux ont subi ce sort.

On a essayé d'entourer ce jeune du mieux que l'on a pu. Une action de solidarité s'est engagée vis-à-vis de lui. Puis, un an, un an et demi après, j'aurai l'occasion d'entrer en contact avec un autre jeune Allemand qui à l'époque avait 18 ans et qui avait pu échapper à la répression nazie. C'était un membre des jeunesses communistes allemandes. »

mais le parti accepte mon adhésion et donc en mars 1938 je suis aussi au Parti communiste. Alors dans l'entreprise, je deviens diffuseur de la Vie Ouvrière. Je fais le travail de tout militant à l'intérieur d'une usine. »



## Un engagement que l'interdiction du parti communiste, en 1939 n'ébranle pas

« Vous me demandez ce qui a changé dans la vie militante ? Pas grand-chose. Ce qui a changé, c'est effectivement l'interdiction de pouvoir se réunir, la possibilité de lire notre journal, mais du point de vue des contacts, du point de vue de l'activité, il n'y a pas de changement. Quand on travaille dans une usine, qu'on milite, distribue des tracts, qu'on discute avec les gens, ce n'est pas, du jour au lendemain l'interdiction du parti communiste qui fait disparaître notre engagement. Il fallait continuer la bataille des idées dans l'entreprise, il fallait continuer à discuter, à distribuer le matériel du parti. »

## Dissolution du parti communiste par le Conseil des ministres

27 septembre — « Le Conseil des ministres qui s'est tenu, hier, à l'Élysée, sous la présidence de M. Albert Lebrun, a duré deux heures. La délibération gouvernementale a été dominée par un lumineux exposé très détaillé de M. Daladier sur les dernières négociations diplomatiques et les récentes opérations militaires.

On en vint naturellement à discuter de la dissolution du parti communiste. Cette mesure fut décidée, sans hésitation, après un rapide échange de vues au cours duquel on évoqua certaines propagandes et le rendement de la production industrielle.

Les membres du gouverne-

ment, unanimement résolu, approuvèrent aussitôt la dissolution du parti communiste et interdirent la diffusion, sous toutes les formes, des mots d'ordre de la III<sup>e</sup> Internationale. Le président de la République signa les décrets-lois que lui soumettait, à cet effet, M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur. »

*Coupage de presse du Figaro du 27 Septembre 1939 sur la dissolution du parti communiste*



Romain Bazot-Allaire et Gwenn Herbin pendant l'hommage à Fernand

C'est en tant que membre du bureau des Jeunes Communistes de Saint-Denis dont Fernand était un dirigeant avant la guerre, et membre de la Coordination départementale, mais c'est aussi en tant que camarade, que jeune qui a eu le bonheur de fréquenter Fernand que j'interviens. J'avais 13 ans quand je l'ai rencontré.

Le Mouvement des Jeunesses communistes honore ses Camarades depuis longtemps. C'est pourquoi la JC est présente aujourd'hui. Il y a des raisons militantes mais aussi personnelles à notre présence, voilà pourquoi je voudrais parler de ce qu'a été Fernand pour moi.

En tant que Camarade je souhaite lui rendre hommage pour son apport à la lutte de classe et son combat contre le Nazisme et le

Capitalisme. "Courage et détermination" sont des valeurs qu'il m'a apportées. Ce courage et cette volonté inébranlables de vouloir penser aux autres avant tout, à une autre société et de le porter en acte.

Si je devais caractériser Fernand par une citation ce serait celle du Camarade Lénine : « Là où il y a une volonté, il y a un chemin ».

Merci Camarade,  
Au revoir Camarade.  
Romain Bazot-Allaire

« En juillet 2017, sept jeunes communistes se sont rendu(e)s en Pologne pour un voyage mémoriel avec l'association Mémoire Vive des Convois des 45000 et 31000 d'Auschwitz-Birkenau. Pour 5 d'entre nous, c'était la première fois que nous faisons un tel voyage. La première fois aussi que nous rencontrons Fernand Devaux. Cette rencontre a été pour nous une révélation. Révélation sur l'importance du devoir de mémoire, révélation sur la force de l'espoir, celui qui te pousse à combattre - quoi qu'il en soit - contre toutes injustices. Fernand c'était cette révélation. C'était ce jeune communiste arrêté puis déporté. C'était ce camarade infatigable, ce bon vivant, ce résistant, ce passeur de mémoire, qui ne vous laisse pas indifférent.

Pour les jeunes communistes de Nanterre,  
Gwenn Herbin

**Fernand est arrêté, une première fois le 2 septembre 1940, lors d'une distribution de tracts, il est incarcéré à la Santé. Il est relâché fin octobre et reprend immédiatement son activité militante. Il est arrêté une seconde fois le 9 novembre 1940 et transféré à Aincourt, le camp, en France où la discipline est la plus sévère.**

« Le P.C.F. a créé dès l'ouverture du camp, une organisation clandestine qui se perpétue malgré les transferts. Son rôle est de maintenir les contacts avec l'extérieur, d'informer (un journal est édité), de veiller au moral des internés et de faire face aux pressions exercées par le commissaire Andrey pour saper le moral et obtenir des ralliements à Pétain. L'absence de visite des familles pèse de plus en plus lourd sur le moral. Alors, vers le mois de mars 1941, l'organisation clandestine

décide de harceler le commissaire par lettres et demandes d'audience. En avril, devant les promesses jamais tenues, la grève de ceux qui participent aux corvées est décidée.

À l'heure du rassemblement quotidien, la cour reste vide. Le commissaire Andrey amène les gendarmes qui prennent position avec les fusils mitrailleurs en

batterie. Il entre dans le bâtiment pensant intimider les internés. Rien n'y fait. Dans l'après-midi, alors que nous sommes toujours encerclés par les gendarmes, il fait arrêter 54 camarades et les enferme dans un autre bâtiment, sans lit ni couverture, au pain sec et à l'eau.

Lorsque le lendemain nous apprenons le traitement infligé à nos camarades, la décision est prise : au repas, nous irons chercher notre morceau de pain et rentrerons dans nos chambres et dortoirs, en signe de solidarité avec nos camarades, qui seront transférés à Poissy puis à Châteaubriant.

En juin, tout le monde a droit aux visites. Les plus anciens internés voient leur famille pour la première fois depuis 8 mois. Il faut dire que pendant cette période, les mères, les épouses d'internés ont manifesté dans les rues de Paris pour le droit aux visites et la libération des leurs. » (1)

Aincourt, pavillon  
Adrien Bonnefoy Sibour



Fernand à Aincourt (2013)



**Après Aincourt, Fernand sera interné à Rouillé, puis à Compiègne. À Compiègne, il s'insère dans l'organisation forte et structurée du camp.**

« Nous étions environ 100 à 150 à venir de Rouillé. On s'est intégré dans les groupes déjà existants.

On a retrouvé des camarades que l'on avait connu à Aincourt tels que Jojo Dudal, André Tollet.

Nous avons été accueillis, dans les baraquements, avec une solidarité qui était très active envers les camarades qui venaient des prisons ou d'autres camps.

J'ai été intégré dans un groupe de l'organisation du Parti avec Boyer. C'était la plus importante de tous les camps français. Il y avait des cours de français, de russe, d'anglais, de mathématiques, de littérature ancienne, contemporaine c'était une véritable petite université. Il y avait aussi des hommes importants comme Cogniot, Tollet qui avaient du poids et savaient organiser les choses. »



Fernand à Compiègne désignant son nom sur le mur des noms (2014)

(1) Extrait du discours prononcé par Fernand Devaux à Aincourt en octobre 2002

## **Le 6 juillet 1942** **Fernand fait partie des** **1175 hommes qui partent** **pour Auschwitz-Birkenau**

son paquet, sa valise. On a été rassemblé là, et puis on nous a dit de laisser les paquets par terre. Nous sommes partis, encadrés par les SS jusqu'à l'entrée du camp, avec au-dessus de l'entrée l'inscription « Arbeit macht frei », le travail c'est la liberté.

Nous sommes entrés là et il y avait l'orchestre, on s'est dit, « tiens, c'est drôle, certains camarades ont été bousculés, cravachés à la descente du train et on arrive et il y a de la musique. On s'est dit qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. »

Et puis, on nous a emmenés dans le fond du camp et on a attendu. On est passé au service anthropométrique, on a été déshabillé, rasé des pieds à la tête, tout le corps, passé à la baignoire de désinfectant et puis à la sortie on a reçu le costume. Le costume rayé, le calot, sans ceinture, sans mouchoir, on n'avait rien, absolument rien, sauf le vêtement c'est tout. Et puis on s'est rassemblé dehors, on ne se reconnaissait plus parce que le visage, ça change avec le crâne rasé.

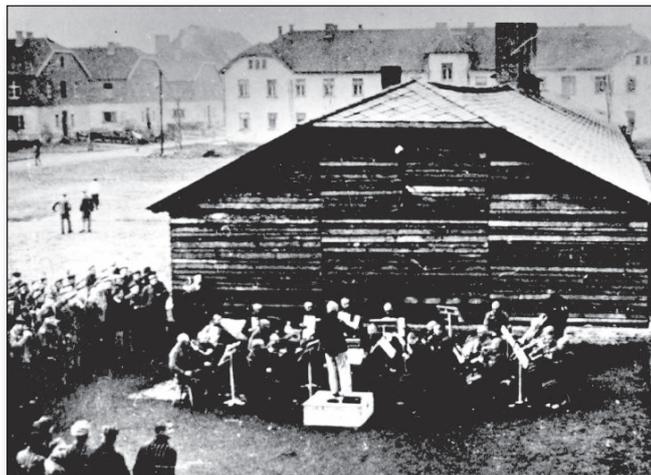
Le lendemain, on est parti puis on est arrivé à Birkenau. Alors là, ça a été quelque chose de... (forte émotion, silence) ... ça a été quelque chose d'épouvantable. Notre première vision, c'était les bâtiments. Auschwitz, c'est une ancienne caserne, cela avait un certain aspect, mais à Birkenau, les choses sont totalement différentes : ces baraques, cette immensité, cette odeur qu'il y avait dans le camp, c'était insupportable.

« Nous sommes arrivés le long d'un quai. Il y avait les SS, leurs chiens qui étaient là, à la sortie du wagon. On nous a bousculé, donné des coups pour nous faire descendre plus rapidement, chacun avec

On est rentré dans le camp, il y avait des cadavres ici, il y avait des cadavres là... On a été entassés dans deux baraques.

Dans ma baraque, voici la première chose qui nous est arrivée. Un jeune copain, Matheron qui devait avoir à l'époque 20 ans, avec qui j'avais fait un match de boxe à Compiègne pour amuser les camarades, un garçon de Goussainville -il avait eu

*Orchestre à l'entrée d'Auschwitz*



un de ses frères fusillé – il avait fait tomber un peu de paille en montant dans ces trous, dans les cases, et le chef de block l'a appelé et a dit : « je vais vous faire voir comment on tue un homme ». Il l'a fait se courber, se plier et avec un manche de pioche, il s'est amusé à cogner dessus, sur les fesses, sur les reins et à la fin il lui a donné un coup sur la nuque. Notre camarade a fait une espèce de saut de carpe et il s'est écrasé par terre. Le chef de block nous a avertis que c'était la loi pour tous ceux qui n'obéissaient pas. (...) On a attribué cela à leur sauvagerie que l'on venait de voir, à de l'intimidation à notre rencontre. Et puis on a eu vite fait de comprendre que ce n'était pas un acte isolé, que ce n'était pas des paroles, mais que c'était bien une réalité.

En France, nous avions un moral exceptionnel, la certitude de nous en sortir, la certitude de la victoire, de l'écrasement des forces hitlériennes. Mais là, on a commencé à se demander si on allait pouvoir s'en sortir. (...) On essayait parfois par gloriole, de se donner le moral en se disant qu'Hitler allait être battu, que les armées soviétiques allaient arriver, qu'elles allaient gagner, qu'il n'y en a pas pour longtemps. Cela ne se basait sur rien, on essayait juste de se donner la force pour résister à ce que l'on voyait, à ce que l'on ressentait. On est tombé dans l'irréel, on ne pouvait pas concevoir, comprendre une telle situation.»

*Vue aérienne de  
Birkenau (Auschwitz 2)*



**« Le 6 juillet 1942,  
1175 hommes partaient de Compiègne pour Auschwitz.  
La plupart étaient des militants communistes ou syndicalistes.  
Seuls 119 en revinrent.  
On a appelé ce convoi « le convoi des 45000 » en raison de leurs  
matricules à Auschwitz.**

J'ai passé plusieurs années sur l'histoire de ce convoi. Plusieurs années « avec » ce convoi. J'ai appris leurs noms, suivi leurs traces jusqu'à Auschwitz pour en tirer un documentaire. Lors de mon tournage à Auschwitz, avec l'association « Mémoire Vive des convois des 45000 et des 31000 », animée par des familles de déportés, il y avait un vieil homme. Toujours droit, parfois hésitant, dans ses déplacements, mais toujours précis dans le choix de ses mots. Il racontait à ses amis, les enfants de ses camarades de déportation, ce qu'avait été sa vie là-bas, à Birkenau et Auschwitz.

Fernand et le réalisateur  
Paul Filippi



Il n'avait pas 20 ans quand on l'avait arrêté... Et, ce jour de juillet 2015, il marchait, anonyme, dans la foule des visiteurs, au milieu du groupe de ses amis. Tout le monde le regardait, l'écoutait.

Il n'inondait pas les autres de ses souvenirs. Il se contentait de compléter parfois le propos de la guide d'une touche d'expérience personnelle...

Il souriait, s'attirait la tendresse et l'admiration fascinée de tous...

J'ai parlé avec lui, trop peu. Nous avons fait une interview que je n'ai pas utilisée dans mon film. J'ai préféré qu'on le voie évoluer dans les ruines de Birkenau, qu'on le voie raconter, transmettre...

Lorsque j'ai rencontré Fernand Devaux je me suis demandé si parfois il se revoyait ce jour de juillet 1942 à Compiègne, dans la foule...S'il se disait parfois : qui aurait dit que ce serait moi le dernier, la dernière victime et le dernier témoin ? Au milieu des cadavres il était encore debout.

Mon film s'intitulait « Ce qu'il en restera ».  
Que ferons-nous de leur histoire quand ils ne seront plus là pour la raconter ?  
Quand le dernier témoin aura disparu...?

Aujourd'hui c'est un de ces moments tristes.  
Fernand Devaux vient de mourir.  
J'aurais pu dire : Fernand Devaux vient de s'éteindre, comme on le dit d'une chandelle.»

Paul Filippi  
Réalisateur France 3 Corse

## ***Les difficultés d'organiser la Résistance à Auschwitz-Birkenau***

« Au départ, nous n'avons aucun contact. Il va falloir du temps pour que des camarades puissent, dans certains Kommandos, arriver à s'organiser, à se regrouper. Moi, je suis avec Boyer et Copin, malheureusement, au mois d'août, je fais le typhus donc je sors du milieu du camp, je suis mis à l'infirmerie et quand je sors de là, que je reviens dans la vie du camp et bien eux, ils ne sont plus là. On n'a pas réussi, au départ, à structurer une organisation parce qu'elle se défaisait au jour le jour. Et puis, nous étions éparpillés dans tous les blocks. Il n'y a pas de ligne droite dans toute cette histoire, il y a des périodes où on reprend du nerf, où on a presque une certitude, puis il y a des moments où on voit les copains disparaître, ceux où on se trouve

soi-même en difficulté. Toute notre vie était partagée entre la certitude finale, l'espoir que les choses s'arrangeraient, mais sans avoir la certitude d'être soi-même là à la fin. On arrive le 8 juillet 42 à Auschwitz, et nous ne trouverons le contact avec la Résistance internationale que fin décembre 1942. À ce moment-là nous ne restons plus qu'à 160 sur les 1175. L'un de nos camarades sera notre représentant au sein de ce comité. Cela va nous permettre d'être un peu reconnus par tous, d'avoir des soutiens pour que certains puissent changer de kommandos. Cela va permettre aussi une certaine solidarité alimentaire. La Résistance dans les camps a été très compliquée, mais elle a permis une formidable solidarité entre les uns et les autres. »

## ***La solidarité avec les 31000***

« J'étais à l'infirmerie, on a su rapidement qu'il y avait des femmes qui étaient arrivées. Eugène Garnier faisait partie du trio de direction de Résistance du groupe français et avec l'aide de nos camarades autrichiens, il a été affecté au Kommando des

jardiniers pour avoir des contacts politiques et pour soutenir les 31000 à Raisko. Il était chargé de leur fournir du linge que René Demerseman et Jeannot Tarnus récupéraient de la désinfection et qu'il faisait passer aux femmes pour qu'elles puissent avoir des sous-vêtements propres. »

***À partir du 7 septembre 1944 commence pour Fernand un long chemin de plus de 7 mois et demi vers la libération il connaîtra les transports en wagon découverts, les affectations dangereuses comme le déblaiement, sous les bombardements, de la gare de Nuremberg, la participation à une marche de la mort. Il sera finalement libéré à Dachau le 29 avril 1945 et sera de retour à Paris le 19 mai. 119 « 45000 » ont survécu.***

## ***Dès son retour, il reprend son activité militante***

« Beaucoup de camarades de notre convoi, ceux qui étaient en état physique de le faire, ont repris une activité militante dès leur retour. Nous nous sommes plongés dans la vie. En 1945, on revient en France avec des ministres communistes. Pour nous c'est l'espoir. Avant-guerre, on a lutté pour ça, ce sont les raisons pour lesquelles nous avons été arrêtés. La déportation, elle passe après. Ce ne sont pas les souvenirs qui nous intéressent, mais les changements que l'on peut obtenir. Pour moi, c'est ça notre retour, c'est se relancer dans ce pour quoi l'on s'était battu avant d'être arrêté. »



***On le savait bien sûr et on en discutait parfois, toi et nous, de ta disparition, mais il était clair que cette question devait être rapidement dépassée comme étant de peu d'intérêt, presque anecdotique***

Ce qui comptait seulement, c'était le combat commun et son évidence : il y avait toujours un travail à accomplir et parfois cela revêtait comme un air d'aventure... « Vous êtes en vacances en Lozère ? J'arrive et je vous emmène à Cagnes-sur-Mer voir Mario Ripa! » Et une ou deux frayeurs plus tard en Laguna (tu aimais la vitesse!), nous voilà au travail et au cœur de la lutte ! Recueillir la parole d'un témoin, c'est expliquer, c'est comprendre et c'est finalement combattre.

Cette parole, c'était le fil à ne jamais rompre. La tienne était rare, trop peut-être, cette pudeur, ces silences au milieu des bâtiments vides et dévastés d'Aincourt ! Mais elle était aussi tranquille et opiniâtre, comme dans ce même camp d'Aincourt, un jour de commémoration, lorsqu'un Préfet congestionné et très visiblement outré vient te reprocher ton discours sur l'engagement des communistes dans la Résistance. Et toi, qui nous as raconté avoir appris à caresser du bout de tes doigts gantés de soie les carrosseries de voitures pour en sentir les plus infimes défauts, toi, tu ne lui as opposé que ta délicatesse au service de la vérité et le Préfet, je l'ai vu, a senti que ton sourire et ton silence lui explosaient à la figure comme une bombe !

Ta force et ta volonté n'étaient ni sèches ni rudes, elles se fondaient au contraire dans un bain de tendresse. Avec toi, le plaisir du banquet, du festin, des ripailles et de la bombance, du gueuleton enfin, mêlait le goût du bien manger, du bien boire et finalement du bien et bon vivre, au partage et à la générosité. Voici sans doute la définition la plus empanachée de notre amitié et le Chiquito, ta cantine céleste, est devenu pour nous, grâce à toi, une référence en la matière.

Ce n'était pas toi, d'endosser l'accoutrement du guide et jamais le cri de ralliement « Tous ensemble ! » n'aura eu plus de sens que lorsqu'en substance, tu disais : « Il y a un travail à faire ! » Et ce n'était pas un euphémisme.

Naturellement, nous étions avec toi sur un pied d'égalité et de même que nous n'avions qu'à te suivre si tu avais besoin de nous, tu ne te dérobaux jamais si nous réclamions ta présence. Ce pouvait être pour une raison futile : être le témoin de notre mariage ou venir assister à la représentation d'une pièce de théâtre que j'avais écrite.

Ce pouvait être pour une cause importante : venir en train à 94 ans en Ariège pour témoigner devant 250 lycéens et collégiens.

Quelquefois, nous avons approché ton être profond lorsque tu nous parlais de ton enfance, de tes parents, de ton retour d'Auschwitz. Les sentiments que tu exprimais alors étaient bien loin de toute grandiloquence, les mots étaient simples, les silences longs et ton sourire d'une humanité si transparente que nous recevions ces moments fugaces et comme volés à ta pudeur comme un don absolu.

Comme Cécile, Madeleine, comme Lucien, tu es allé ton chemin et ce dernier est devenu pour nous plus large et plus sûr. Avec eux, avec toi, nous avons grandi.

À tous ces jeunes et vieux rhéteurs qui se réjouissent secrètement de la disparition de tel ou tel représentant du vieux monde, comme ils disent, tout en faisant mine de leur rendre hommage, je voudrais opposer l'espoir et la vie que tu portais avec tant de noblesse. La noblesse du métal.

Danick Florentin  
Membre du bureau de Mémoire Vive

A Fernand Devaux.  
Philippe Beaumont

Buses Carine Michel  
et Claude Nils.

**APPRENDRE**

Bisou Jackie Hoffmann Substitutrice  
Abel Crampin

Sous l'emblason **ET**  
de bientôt  
comme ç'aie Jean  
le me fensa de alle faire

**RESISTER**

En pensant à toi.  
Salut à toi Sande  
une Amicale le Pansee de alle journée

**VOVES (EURE ET LOIR)**

DIMANCHE 22 MAI 2016  
DÉPART PLACE DE L'ÉGLISE  
À 9 H 30

ORGANISATION : COMITÉ DU SOUVENIR DU CAMP DE VOVES

CHERC ANI  
BIEN A TOI  
C. DU SOUVENIR

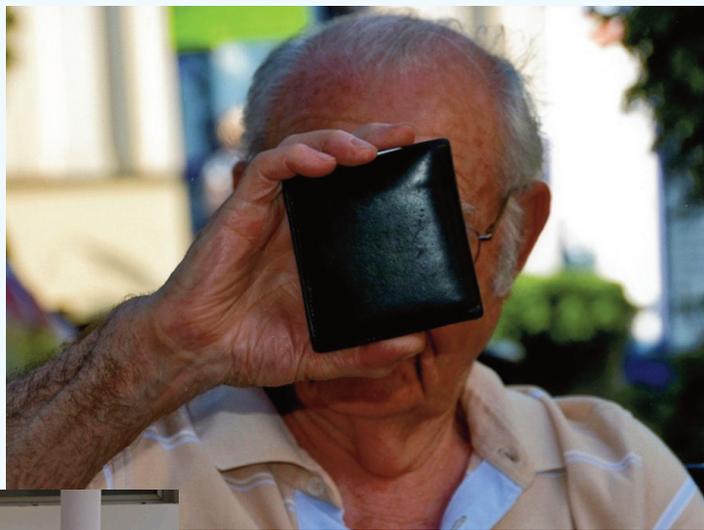


Rencontre avec Fernand

Réaction de la 1<sup>ère</sup> rencontre avec Fernand

- "résistant"
- "Fort mentalement et physiquement"
- "aime partager son vécu."
- "pas américain"
- "un homme courageux"
- "en forme"
- "Admirable"
- "Sympa"





et Devaux, 2017.  
-s-1 suite à la  
mand Devaux

"un modeste"

"Touchant et bouleversant"

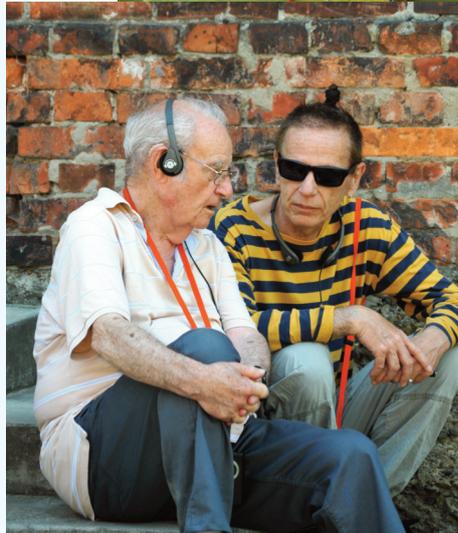
"agréable"

"m'a pas de tabou"

"inspirant"

"il a vécu l'empr"

"Héroïque"



## **Fernand, passeur de Mémoire**

*Comme beaucoup de ses camarades, le temps passant, Fernand s'est engagé dans la transmission de la Mémoire, non pas d'une Mémoire tournée vers lui-même, vers ses souffrances, mais d'une mémoire collective utile au présent et à l'avenir. Cette conception de la Mémoire avait pour Fernand plusieurs exigences.*



A partir de la gauche, René Demerseman, Fernand Devaux, Robert Gaillard, Jo Dudal, Lucien Ducastel et André Montagne

*La première était de faire connaître l'importance du contexte historique. Cette importance de la connaissance de l'histoire, on la retrouve dans son engagement avec ses 3 camarades André Montagne, Jo Dudal et Lucien Ducastel, aux côtés de Roger Arnould, puis de Claudine Cardon Hamet, pour l'aboutissement de sa thèse et la parution de son livre sur le convoi des 45000. Ouvrage qui a eu tellement d'importance pour faire connaître l'histoire de ce convoi singulier.*

*Une autre exigence était de rappeler le rôle essentiel de la collaboration, du gouvernement de Vichy et sa responsabilité dans la traque et la répression menée contre les Juifs et les Résistants.*

### **Notre Amicale de Chateaubriant, Voves, Rouillé, Aincourt s'associe pleinement à cet hommage à Fernand Devaux,**

membre du bureau de notre Amicale, dans la Maison des métallos qu'il a bien connu où il a côtoyé Cécile et Rol Tanguy, Jean-Pierre Timbaud, Roger Linet, Henri Gautier, Jean Borne dont cette salle porte le nom et tant de résistants syndicalistes CGT.

Fernand, comme tous les grands acteurs de la Résistance qui ont été internés et survivants de la déportation, souvent témoins des exécutions de leurs proches camarades était un fervent militant convaincu de leurs responsabilités pour que rien ne soit oublié de ces terribles pages d'histoire. Militant, ce mot avait beaucoup de sens pour lui, surtout pour affirmer que des femmes et des hommes se sont levés dès la première heure pour ouvrir les consciences sur les réalités du nazisme et de la collaboration de Pétain.

La classe ouvrière et ses organisations, notamment la CGT et le Parti communiste, étaient de ceux-là, dont on fait silence dans les livres d'histoire, les médias pour taire aussi combien la classe dirigeante, le patronat se vautre dans la satisfaction des exigences des nazis pour s'enrichir. Fernand était intraitable sur ces faits historiques que l'on s'acharne à falsifier pour mieux remettre en cause les conquêtes du CNR.

Oui, plus de 70 ans après la libération de la France, ces mêmes forces veulent leur revanche.

Fernand avait la lucidité de rappeler justement les enseignements de l'histoire rappelant sans cesse combien les inégalités sociales, les richesses accumulées par quelques-uns, les gouvernements au service des plus riches conduisent à la montée du populisme, du fascisme et finalement à des guerres. Fernand s'appuyait sur son vécu pour être dans les défis d'aujourd'hui, pour alerter sur tout ce qui rend féconde la bête immonde en dénonçant les prétendants à un monde nouveau où l'humain est bafoué, où la finance régit ce monde, où la fin de l'histoire de l'émancipation humaine serait écrite.

Fernand était un homme libre dans ses propos et son action. Nous pouvons tous en témoigner. Courage, force de conviction, fraternité marquaient sa personnalité.

Fernand nous marquait surtout par sa grande fidélité à la mémoire des internés, des fusillés, des déportés.

Pour notre Amicale, il a notamment construit le Comité du souvenir de Rouillé avec Jean Fumoleau et Henri Crotti, camp où ils ont été internés après Aincourt. Demain, lors des cérémonies à Rouillé, un grand hommage solennel et populaire lui sera rendu.

Aincourt, là aussi, Fernand était de ceux qui ont sorti de l'oubli ce premier camp d'internement des résistants politiques.

C'est pourquoi notre Amicale unifie dans une même responsabilité les camps de Chateaubriant, de Voves, de Rouillé et d'Aincourt. Quatre camps essentiels dans l'internement, l'exécution ou les déportations des syndicalistes, des politiques. Fernand avait aussi la ferveur de rappeler que les jeunes, et il était de ceux-là, ont été au moment des premiers actes de la Résistance des initiateurs à des actes de rébellion contre la collaboration de Pétain et l'occupant nazi. Là aussi, livres historiques et médias font silence pour tenter de formater la jeunesse pour qu'elle accepte la société telle qu'elle est.

Pendant des décennies, sa préoccupation première était de s'adresser aux jeunes notamment pour la connaissance des systèmes concentrationnaires afin de leurs permettre d'appréhender leurs responsabilités dans les enjeux d'aujourd'hui. Il était persuadé que la jeunesse d'aujourd'hui peut écrire de nouvelles belles pages de résistances pour l'émancipation humaine, de constructions de solidarités internationales, de justice sociale et de paix.

Fernand a rempli pleinement sa mission de mémoire envers tous les internés, les fusillés, les déportés. L'hommage que nous lui rendons aujourd'hui n'en est que plus légitime et fraternel. Nous continuerons tout ce que Fernand a entrepris. C'est notre engagement et c'est là le plus bel hommage que nous pouvons lui rendre.

Message de l'Amicale de Chateaubriant,  
Voves, Rouillé, Aincourt  
lu par Hubert Doucet, secrétaire général

## *Fernand Devaux et « Mémoire d'Aincourt » : deux histoires liées.*

Suite à la fulgurante offensive de l'Allemagne, le 9 juin 1940 l'hôpital sanatorium d'Aincourt est réquisitionné. Tous les malades sont évacués et le 5 octobre 1940 les premiers internés hommes arrivent dans le premier camp d'internement de la région parisienne.

Arrêté pour la seconde fois le 9 novembre 1940, Fernand Devaux est interné dans ce camp. Le 6 septembre 1941, il est transféré au camp de Rouillé avec 150 autres détenus considérés comme dangereux par le régime de Vichy. Le 6 juillet 1942, déporté à Auschwitz Birkenau dans le convoi des 45000, Fernand Devaux reviendra de cet enfer en mai 1945.

Plusieurs années plus tard, il partage avec d'autres anciens résistants du Val-d'Oise et des Yvelines, l'idée de faire connaître l'histoire du camp d'Aincourt. Et pour éviter que la mémoire ne se perde, après de longues négociations et de nombreuses réunions entre les élus et les représentants de l'ANACR et de la FNDIRP, la réalisation d'une stèle mémorielle implantée à l'entrée du site se concrétise. Elle est inaugurée en avril 1994.

C'est un premier pas, mais cela ne suffit pas pour perpétuer la mémoire de ce lieu. Alors, le principe d'une cérémonie du souvenir est retenu. Elle a lieu chaque année, le premier samedi d'octobre en hommage à tous les internés d'Aincourt.

Et, pour que cette cérémonie perdure, le comité du souvenir des internés du camp d'Aincourt dont

Fernand Devaux faisait partie, créé en 2008 l'association « Mémoire d'Aincourt » dont les objectifs sont de transmettre l'histoire de ce lieu pour que le combat de ces hommes et de ces femmes contre les occupants nazis et leurs complices du régime de Vichy, leurs souffrances et leurs sacrifices ne tombent pas dans l'oubli. Cette transmission des idéaux de la Résistance tels que la Liberté, les Droits de l'Homme, la Justice, la Dignité et la Paix est un devoir de mémoire auquel Fernand Devaux était très attaché.

C'est pourquoi il a souhaité aussi qu'une exposition sur l'Histoire d'Aincourt et le rôle des résistants soit réalisée et qu'elle puisse être mise à disposition des élèves et des professeurs qu'il aimait rencontrer dans les lycées et collèges du Mantois. Il avait le don de transmettre et de captiver son auditoire, par le récit de son vécu et l'authenticité de ses propos.

Fernand Devaux était un passeur de mémoire, un acteur de l'Histoire aussi courageux, lucide, discret, fidèle aux valeurs de sa jeunesse et aux idéaux de la Résistance.

Armelle Bourasseau-Filopon  
Membre du bureau de Mémoire Vive  
et de Mémoire d'Aincourt



*Fernand à Aincourt (2002)*

***Fernand que dire  
qui n'a déjà été dit ;  
que tu as été un résistant de la  
première heure,  
d'autre l'on tellement mieux dit  
ou mieux écrit que moi***

Pour moi Fernand, tu resteras cet homme discret, bien souvent silencieux, te fondant dans la foule et refusant de t'asseoir avec les personnalités lors des cérémonies d'Aincourt.

Je t'ai découvert, bien après avril 1994, date de l'inauguration de la stèle.

Bien que n'ayant manqué aucun rendez-vous d'octobre, je ne t'ai réellement vu que le 5 octobre 2002 lorsque tu as témoigné sur ce sanatorium, devenu le premier camp d'internement de la région parisienne.

Bien que participant à la préparation des cérémonies, jamais tu ne te mettais en avant. Dès 2004, au côté d'André Bruneau, Paul Castel et Jean Hulin, vous émettiez l'idée de créer un Comité pour qu'à votre disparition, nous ayons une légitimité pour continuer à porter votre message.

Tu te réjouissais de la présence d'un public important chaque année aux cérémonies commémoratives, mais tu ne comprenais pas toujours mon acharnement à inviter des officiels (préfet, corps d'armée, gendarmerie et élus).

L'exposition sur « Aincourt » : c'était ton idée. Sous ton regard bienveillant et de conseil, ce projet qui te tenait à cœur, s'est réalisé. Et ce fut une satisfaction pour toi de voir cette exposition sur l'histoire d'Aincourt et le rôle des résistants, mise à disposition des lycées et collèges du Mantois lors de nos interventions.

Aujourd'hui, cette exposition nous est fort utile pour entrer en contact avec les professeurs et les élèves. Elle se trouve à leur disposition dans les CDI quelques jours avant notre venue, et facilite notre approche.

D'ailleurs, tu aimais ce contact avec la jeunesse. Tu t'es consacré tout au long de ta vie à transmettre aux jeunes générations, l'histoire, la VRAIE,

de ces moments terribles, ou tu avais choisi la lutte pour résister au fascisme, pour un monde plus humain, porteur de progrès, de justice et de paix. Tu n'avais de cesse de transmettre pour « armer de savoir » les futurs citoyens.

Tu étais écouté, et lors des interventions, tu étais porteur de telles valeurs humaines que le silence peu à peu s'imposait. Les élèves étaient captivés par ton vécu. Ensuite, les questions fusaient et tu répondais sans te lasser, avec plaisir.

Je garde au cœur cette fillette de classe de 3<sup>e</sup>, me disant : « c'est formidable Madame, le « petit Monsieur » a vécu beaucoup de choses, ses yeux sont très doux parce qu'il aime la vie et qu'il veut nous donner l'exemple pour bien construire notre vie ». Dans ces yeux à elle, il y avait de l'admiration, du respect.

Tu étais heureux de la présence de plus en plus nombreuse de lycéens à la cérémonie d'Aincourt.

Tu étais heureux qu'en 2017, nous ayons pu faire prélever de la terre d'Aincourt par des élèves, cette terre de tant de souffrance qui fut déposée ensuite à Châteaubriant par 25 lycéens.

Un aspect important aussi a été ton acceptation de travailler avec Bernard Martin Fargier – Directeur du Théâtre « des Oiseaux », et de collaborer pour l'écriture de scènes jouées lors des cérémonies d'Aincourt. Pour terminer, je dirai que c'est une chance de t'avoir connu. Tu laisses un grand vide. Mais, nous nous ferons un point d'honneur à continuer ce travail de mémoire et à transmettre

à la jeunesse ta soif d'idéal et le combat qui a toujours été le tien.

Merci pour tes précieux témoignages.

Merci pour cette leçon de courage.

Merci à toi, si humble, si discret, si effacé, mais si grands dans tes propos.



Nicole Primard

Nicole Primard – Présidente de l'association  
« Mémoire d'Aincourt »

*Une troisième exigence était la rencontre des jeunes sous quelque forme que ce soit. C'est encore récemment sa contribution au formidable travail de Mémoire réalisé à Chaumont ou à Stains avec Jean-Marie Dusselier, aux côtés de Jean Matheron lors de nos expositions, dans l'Oise avec Raymond Lovato et le Mémorial de Compiègne, dans les Yvelines avec Nicole Primard et Bernard Martin.*

***De tout temps, beaucoup cherchent à briller, mais n'éclairent pas grand monde. Fernand, c'est le contraire***

obscurs ! Il suffisait de l'écouter, de le regarder s'exprimer, de le suivre dans ses souvenirs, dans son analyse ; ce que je fis, et c'est ainsi que j'ai compris certaines choses par l'histoire des « petits » qui sont parfois plus « grands » que ceux que la grande Histoire retient dans ses manuels. Ce grand monsieur ou ce « petit bonhomme avec ses bretelles », comme le recevaient souvent les lycéens, s'imposait à eux en douceur, les subjuguait toujours. Une voix qui transporte un vécu de courage et d'engagement total, ce ne sont pas de vains mots.

Je me souviens du premier rendez-vous avec Fernand Devaux. Cet après-midi-là, Françoise Melin m'avait aimablement accompagné « pour établir le contact ». Quand nous avons quitté l'ascenseur à l'étage de son appartement à Ermont, il nous attendait sur le seuil de sa porte au bout du couloir. Il nous a invités à entrer puis a sorti de son frigidaire une bouteille de champagne. Il nous l'a montrée en disant : « ça ne vous dérange pas ? » Je fus touché. Il faisait chaud, certes, mais je compris la valeur qu'il donnait à notre rencontre. Il connaissait déjà mon travail pour l'avoir apprécié lors de deux premières commémorations. Mais maintenant, nous entrions dans un nouveau cycle mémoriel, moins généraliste,

il n'avait que faire de briller en société et, pourtant, il en a éclairé plus d'un et plus d'une. Franchement, il était une lumière en ces temps

nous aborderions de plain-pied son histoire et celle de ses camarades de combats... Il relata ses épreuves bien plus souvent à la première personne du pluriel qu'à celle du singulier !

Ainsi, pendant six ans (sans champagne ensuite, mais souvent au milieu de bons repas que nous nous offrions à tour de rôle) Fernand me transmit des informations, des sentiments, des événements, des silences, des phrases mûrement réfléchies, des paroles formulées comme elles viennent, des nœuds dans la gorge, des yeux mouillés, jamais de larmes ; le sens du combat, la lutte acharnée, la résistance prirent toute la place. Au fil de nos entretiens tête à tête se tissait ce qui allait devenir une amitié ; j'en suis très honoré et heureux.

Je ne suis pas venu seul à cet hommage à Fernand. Ont tenu à m'accompagner trois membres de ma Compagnie théâtrale : Fernand rayonnait de sympathie et puis, il faut comprendre que nos comédien-nes ont porté dans leur corps, chaque année, depuis six ans, autour et pendant la Commémoration des interné-es du Camp d'Aincourt, la mémoire, réactivée par leur imagination, de nombreux actes de résistance à l'oppression nazie... Ici, il faut nous entendre : il n'a s'agit, à aucun moment, de réaliser quelque chose pour donner le frisson ou proposer une illusion du type « mesdames et messieurs, ce sera comme si vous y étiez ». Pas d'attitude égocentrée, mais simplement nous nous sommes « donnés corps et âme » pour essayer de comprendre, de ressentir au mieux et au plus juste ce que nous confiait Fernand afin de ne pas trahir son témoignage. Nous voulions redécouvrir, « ré-inventer » (dans le sens « laisser venir au jour ») ce qui a été. Et, ces heures passées auprès de Fernand, en sa compagnie,



Fernand,  
Bernard Martin Fargier  
fondateur de la compagnie  
du Théâtre des Oiseaux  
et un jeune comédien

furent précieuses : il avait vécu cela, il avait survécu, il avait traversé ce temps jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à nous et, sa présence physique, traduite par la nôtre, nous permettait non pas de savoir plus ou mieux, mais de ressentir plus et mieux.

Je me souviens : quand j'ai transposé, la première fois, en évocation théâtrale ce qu'il avait vu et vécu durant son internement pour raison politique au Camp d'Aincourt et que la représentation a eu fortement marqué l'éminent auditoire, Fernand est venu me trouver, il a pris ma main dans la sienne et m'a dit : « on peut dire que tu as bien travaillé, mais, maintenant, il faudrait encore raconter la période d'internement des femmes. » Il n'avait pas le compliment facile et tant mieux parce que je ne faisais pas tout cela pour les compliments, seulement, j'étais heureux qu'il me propose de nous remettre déjà au travail !

Je me souviens : j'avais fait enregistrer la lecture par Fernand de la lettre d'adieu d'un de ses copains qui avait été fusillé (Bernard Grinbaum, 20 ans). Je décidais de terminer l'évocation avec cette lettre qui résonnait par la voix d'un témoin, âgé, rescapé lui, mais qui aurait pu être l'auteur d'une semblable lettre, tant leurs parcours combattifs étaient proches et les similitudes contextuelles aussi. Avant que ne retentisse la voix de Fernand dans les enceintes, je suis allé le chercher dans l'assemblée et l'ai invité à s'approcher du plateau où nous avions joué. Dès qu'il s'est levé et a fait un ou deux pas, toute l'assemblée réunie s'est levée à son tour, officiels, porte-drapeaux, militaires, fonctionnaires, le tout public et l'a applaudi avec un profond respect et une reconnaissance avouée. En marchant, seul, jusqu'au plateau, Fernand leur faisait signe de cesser et de s'asseoir, tous continuèrent. Alors, il s'assit au bord du plateau où venait d'être remise en actes l'année de ses dix-neuf ans.

Après l'évocation de l'internement des femmes et de quelques enfants à Aincourt, soit un an plus tard, nous décidions en AG de l'Association Mémoire d'Aincourt, dont Fernand était alors Président, de prendre à notre compte le thème du Concours national de la Résistance (pour être au plus près des scolaires) qui, cette année-là, était « la déshumanisation dans l'univers concentrationnaire ». Je mesurais bien le risque artistique et historiographique que comportait la mise en œuvre d'un tel projet. Mais je le pris, car j'entendais régulièrement Fernand nous dire, avec son sourire malicieux, « il faut se dépêcher », et que je comprenais fort bien comme on n'est plus tout jeune, un jour ou l'autre... Et puis, je voulais ne pas craindre de me confronter à cette période et à ces événements extrêmes. Je sentais que l'exploration accomplie jusque-là, que suivre la trace sensible de ces combattants de l'ombre comme ils/elles me l'avaient proposé, m'imposait d'aller jusqu'au bout, de scruter au plus loin leur endurance à leur destin. Je considérais que je devais approcher cela de la même manière que tout le reste en partant de l'homme. Fernand en serait le fil rouge.

Je ne raconterais pas « les camps de concentration », mais des hommes et des femmes, les politiques, dans ces camps et surtout, surtout, ce auquel ils et elles tenaient tellement : rappeler à nos consciences que même là-bas, aux enfers, ce fut la Résistance qui fut exemplaire. Je dois ajouter que c'est Fernand, bien entendu, qui m'a donné la force de le faire, qui en fut le guide que j'ai suivi scrupuleusement. À l'issue de la Cérémonie, il vint me voir avec à la boutonnière la fleur que je lui avais offerte, ainsi qu'aux anciens résistants présents, et que j'avais tirée du pot de fleurs qui représentait dans l'évocation le jardin à Auschwitz et il me dit me serrant amicalement la main : « il faut que tu le rejoues ailleurs aussi ». Je compris par ces mots que quelque chose était accompli.

Pour conclure, je veux vous informer que dès la seconde évocation théâtrale réalisée, commandée par Mémoire d'Aincourt, l'Office National des Anciens Combattants au Mont-Valérien en avait eu vent et s'y était intéressé en venant la voir lors d'une reprise dans un

lieu culturel de notre territoire. Celle-ci les avait vivement interpellés, car nous y abordions le parcours de jeunes FTP-MOI et du groupe Manouchian (l'Affiche rouge). Après une étude détaillée de mon texte et de sa mise en scène, convaincu, l'ONAC nous a ensuite invités à contribuer par la représentation régulière de cette évocation dans le site même du « parcours des fusillés » au travail de mémoire de ce Haut lieu de la mémoire nationale. Fiers de cet appel et de leur confiance, nous n'avons, par contre, jamais oublié que cette pièce avait pris naissance et avait d'abord trouvé sa force à Aincourt ! Et puis deux internés du Camp d'Aincourt furent fusillés au Mont-Valérien.

« - Fernand, nous allons au Mont-Valérien », « C'est bien » m'a-t-il répondu et puis il s'est éloigné. J'avais vu dans ses yeux qu'il était content, bien sûr, mais prédominait en lui le pourquoi allait-on au Mont-Valérien en 1941/1944...

Je me souviens, je me souviens... que c'est triste de parler maintenant de cet homme au passé, dans le souvenir, lui aussi désormais. Comme me le dit Nicole Primard, la meilleure manière de rendre hommage à quelqu'un est de continuer dans le sens de son combat, et, par conséquent, pour Fernand, de poursuivre humblement ce qu'il avait entrepris après la guerre : témoigner, débattre, remettre en actes la lutte pour les valeurs de la Résistance : liberté, solidarité, égalité ...

Bernard Martin Fargier  
Directeur du Théâtre des Oiseaux

**Fiers de cet appel  
et de leur confiance,  
nous n'avons,  
par contre, jamais oublié  
que cette pièce avait pris  
naissance et avait  
d'abord trouvé sa force  
à Aincourt !**

# La vie, la mort et le théâtre à l'Hospice Saint-Charles

Toute l'immensité de la cour, embellie d'arcades, a été le théâtre d'une des plus bouleversantes représentations théâtrales qui s'y soient jouées ! *Los Los* présentée, samedi dernier, par la compagnie du Théâtre des Oiseaux à l'Hospice Saint-Charles, raconte ce moment de vie du jeune Fernand, surnommé Nounours : l'histoire se passe en 1942, il a 20 ans et le triangle rouge des politiques cousu sur le cœur. Dans un train à bestiaux, il a quitté le camp d'internement d'Aincourt - un numéro dans le Convoi des 45 000. Direction Auschwitz.

## Une spectatrice en larmes

La belle grande musique autrichienne accompagne son arrivée. « Danse, danse, je vais vous montrer comment on tue un homme ! ». C'est une des premières répliques qui propulse dans l'abominable. Mais la solidarité, et l'idée chevillée au corps de rester en vie perdurent. La voix des nazis résonne : « Pour nous, vous êtes des nuisibles et les nuisibles, on les élimine. » Un texte fort, à pleurer, pour témoigner et empêcher que cela recommence un jour.

Dans le public, une jeune femme a fondu en larmes. Car



La compagnie du Théâtre des Oiseaux a investi la cour ornée d'arcades de l'Hospice Saint-Charles

cette évocation théâtrale a été écrite à partir du témoignage de déporté de Fernand Devaux, qui a accompagné tout le travail de la Compagnie des Oiseaux. La semaine dernière, Fernand Devaux est décédé. À l'entrée, une table a été installée, avec des fleurs, sa photo et un livre d'or. Les émotions de la vie, du théâtre et de ce site exceptionnel ont ainsi été partagées.

La compagnie du Théâtre des

Oiseaux, en résidence à Buchelay, a ainsi choisi de se consacrer à l'écriture scénique d'un théâtre à la fois historique et social.

## ■ PRATIQUE

Les prochaines dates de représentation : dimanche 24 juin à 15 h et 16 h, à l'Hospice Saint-Charles. Durée : 30 minutes. Tarif : 3 euros.

## *Fernand passeur de mémoire... et d'affection*

En voulant écrire ces lignes, je me sens perdue, je ne sais pas comment trouver les mots justes pour parler de l'homme qu'était Fernand. Je me demande comment rendre hommage à tout ce qu'il a vécu, à toutes les luttes qu'il a menées, à son combat pour la mémoire, pour laisser un monde meilleur... Comment peut-on prétendre avoir la bonne formule pour le faire ?

J'aurais pu vous parler de la mémoire, de cette fois où je suis allée avec lui témoigner dans les écoles, mais ce n'est pas ce qui a le plus compté pour moi. La grandeur d'un homme ne se trouve pas seulement dans ses combats publics, elle se trouve aussi dans son humanité, dans sa générosité, dans sa gentillesse, et c'est bien pour cela que j'étais heureuse de voir Fernand à chaque fois. Bien sûr ses combats ont contribué à faire de lui ce qu'il était, mais il était beaucoup plus. Au fil des brouillons et des hésitations à travers les larmes, j'ai trouvé ma manière de rendre hommage à Fernand non pas dans son histoire à lui, mais dans notre rencontre. Je n'ai pas connu longtemps Fernand, à peine 5 ans et demi, mais il a changé ma vie de bien des manières. Ce n'est pas parce que sa vie a croisé l'histoire que j'avais apprise dans les livres, ce n'est pas non plus parce qu'il a été déporté et qu'il a été un militant toute sa vie. Non, ma réponse ne se trouve pas là. Pourtant c'est bien pour ces raisons que nous nous sommes rencontrés.

Je me souviens de la première fois que nous avons discuté en 2013, j'étais venue pour « travailler » comme il disait. Moi la jeune de 22 ans, je me sentais tellement petite face à lui. Ce jour-là, il a témoigné pour moi, pour mon travail, il m'a raconté sa vie, ses combats, la déportation... C'est un moment qui a marqué un tournant dans ma vie parce que c'était la première fois que j'entendais un témoignage de vive voix. Mais ce n'est pas seulement ça qui a compté. Ce jour de janvier 2013, j'ai eu l'immense honneur de découvrir un homme extraordinaire qui avait tant à m'apprendre et pourtant jamais il ne m'a fait sentir mal à l'aise, bien au contraire. Au fil des années on s'est vu de nombreuses fois, toujours autour d'un bon repas, d'une bonne bouteille de vin et de quelques chocolats pour accompagner le café. Ce sont ces images que je

veux garder, celles de la vie. Je nous revois parler politique, histoire, et débattre surtout. C'est peut-être l'une des plus belles choses dans cette rencontre qui a été la nôtre, Fernand a toujours écouté mes idées, mes analyses. Mais au-delà de tout cela, ce que je retiens, ce sont des discussions sur le quotidien, sur tout et rien, des fous-rires aussi, des moments extraordinaires dans leurs simplicités.

Parfois, ce sont les moments les plus simples qui réchauffent le cœur. J'aurais voulu connaître Fernand plus longtemps, mais je crois surtout qu'il faisait partie de ces personnes que l'on ne connaît jamais assez longtemps tant on a à apprendre à leurs côtés. À travers son histoire, sa vie, et tout ce qu'il me racontait, il m'a appris la force du pardon qui n'est jamais synonyme d'oubli, il m'a appris l'importance de l'amitié dans la lutte, que la force n'est pas seulement celle qu'on croit, que les émotions ne sont pas à cacher, qu'on peut être réservé et avoir beaucoup de choses à dire, que l'amitié se trouve parfois là où on ne l'attend pas.

Je crois que l'un des moments qui a le plus compté pour moi a été l'été dernier en Normandie quand nous sommes partis marcher quelques dizaines de minutes seulement pour faire un bouquet de fleurs des champs. Nous avons alors peu parlé, non pas que tout ait déjà été dit, mais parce que des fois le bien-être se trouve aussi dans le silence. Fernand était discret, mais certainement pas invisible. Je manque de mot pour dire nos échanges, parfois silencieux, je manque de mots aussi pour dire ma peine de ne plus pouvoir passer des moments avec lui. Aussi triste que je sois, que nous soyons, ce qui me réchauffe le cœur c'est de penser que nous avons eu l'immense honneur de croiser sa route, de partager une amitié avec lui...

Cela peut sembler superficiel, voire trop simpliste, mais les souvenirs que j'ai de Fernand et surtout tous les bons moments seront présents avec moi pour toujours. Et je crois que c'est peut-être là le plus bel hommage que je pouvais lui rendre : garder avec moi ces moments, tous ces beaux moments. Transmettre autant ses combats, son histoire que l'homme qu'il était.

Solveig Hennebert  
membre du bureau de Mémoire Vive



Solveig Hennebert



***Nous sommes heureux  
d'avoir été ses enfants,  
ce fut une chance***

Papa souhaitait toujours que le projecteur mette en lumière l'histoire collective, populaire. Il ne se considérait ni comme un héros ni comme un homme exceptionnel, encore moins comme une victime...mais comme un combattant, un militant communiste parmi d'autres. Il était modeste, mais déterminé.

**C'était un homme animé par un idéal de transformation sociale fondé sur de solides convictions :**

l'indépendance nationale, sans laquelle il n'existe pas de communauté politique libre, la souveraineté populaire, qui fait de chaque peuple son propre maître, le combat de classe qui, seul, permet une émancipation entière. Contrairement à un certain air du temps, il ne considérait pas ces principes comme désuets. Mais au contraire, d'une pleine actualité. Il estimait leur mise en chantier indispensable pour la paix et la coopération entre les peuples.

**L'idéal de toute une vie.**

Ses convictions, il les a sans cesse fortifiées, avec une volonté farouche de comprendre le monde pour « changer les choses », comme il disait. Comme cela a été évoqué, Papa soulignait l'importance - et aussi le paradoxe - que ce soit en étant interné qu'il ait pu découvrir de nouveaux champs de connaissances (tels que la philosophie et la littérature) dans ce qu'il appelait « une véritable petite université ».

Cela constituait un défi vital : augmenter les capacités à résister, à se projeter dans l'avenir, à s'échapper en quelque sorte de l'enfermement. Ce fut la seule université de Papa. Mais, de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, il a fait l'effort d'apprendre, de réfléchir, d'enrichir son point de vue. C'était pour lui une nécessité permanente pour mener le combat, avec le souci constant d'agir au présent, toujours en phase avec les événements.

Du « Front populaire » jusqu'à tout récemment, il a apporté son concours à toutes les batailles pour le progrès social, la démocratie et la paix. Que ce soit comme ouvrier à l'usine, comme enseignant au collège ; que cela se déroule à Saint-Denis, à Taverny puis à Ermont, il a été présent.

**Rester toujours cohérent avec ses convictions était essentiel à ses yeux.**

Quelle que soit la situation, il n'a jamais transigé avec cette exigence. Celle-ci l'a amené à s'interroger lorsque le PCF a engagé « la mutation ». Il s'y est opposé pendant des années, avec beaucoup d'autres ; en vain. Il a alors décidé de quitter le parti avec lequel il avait mené tant de luttes durant 65 ans. Ce fut une des décisions les plus lourdes de sa vie, des plus douloureuses aussi ; mais elle a été longuement et mûrement réfléchie. Il l'a prise pour assumer ses responsabilités et rester cohérent avec l'engagement de sa vie. Cela ne l'a nullement conduit à se départir de sa pratique fraternelle du débat et de l'écoute avec celles et ceux qui ne partageaient pas sa décision. Il a continué à faire vivre ses convictions, à les investir dans les batailles des premières décennies de ce siècle, notamment lors du référendum de 2005 où il a exprimé son opposition à toute constitution européenne. La perte de la souveraineté de la France et donc du droit du peuple à décider de son avenir était pour lui tout aussi inacceptable, insupportable, aujourd'hui qu'il y a plus de 70 ans.

Dans les vingt dernières de sa vie, Papa a consacré la part la plus importante de son engagement à l'activité et au développement de « Mémoire Vive », cofondée en 1995 par Georges Dudal, Lucien Ducastel et André Montagne. Le sens de cette démarche était de témoigner de ce qu'ont été les convois des « 45000 » et des « 31000 », non pas pour ressasser le passé et enfermer dans une culpabilité moralisante ou une quelconque repentance, mais pour éclairer les faits dans toutes leurs dimensions historiques et politiques, donner à réfléchir, en tirer des enseignements. En bref, faire de leur connaissance et de leur compréhension des armes pour le présent et l'avenir. C'est dans cet esprit que de lycées en collèges, Papa a continué à donner corps à cette démarche jusqu'à récemment encore. Autant qu'il en a eu la possibilité.

Nous le savions très affecté par les disparitions de Georges, de Lucien et d'André, qui en ont suivi beaucoup d'autres, dont celles de Robert Gaillard, de René Demerseman, et parmi les « 31000 » de Germaine Pican, Cécile et Madeleine Odru, notamment. Pendant des décennies, les liens profonds qui les unissaient ont tenu une place importante, spécifique, dans sa vie. Devenir le « dernier survivant » de son convoi, avec tout ce que cela implique, ne fut pas facile. Papa se sentait plus que jamais investi d'un devoir de fidélité vis-à-vis de celles et de ceux avec lesquels il avait partagé l'épreuve et dont il affirmait souvent que leur solidarité collective avait été décisive pour ceux qui en étaient sortis.

### **C'était un homme de partage**

Il aimait l'échange, la discussion, notamment avec les jeunes. Plus largement, il avait une capacité étonnante à nouer des liens avec des personnes très différentes et quelles que soient les générations. Cette réalité ressort aussi des nombreux messages qu'il recevait suite à ses rencontres, notamment avec des lycéens et leurs professeurs ou encore depuis son décès. Tant de messages qui mêlent admiration, gratitude, reconnaissance, affection.

### **Papa faisait preuve d'une grande vitalité et d'un amour de la vie contagieux.**

Certes discret, mais aussi joyeux, affectueux, malicieux, espiègle... Il encourageait à vivre pleinement, à profiter des bons moments, à apprécier les bonnes choses. Ce fut précieux pour nous tous.

Dans notre jeunesse, notre vie de famille a, bien sûr, été rythmée par son engagement avec, aussi, des difficultés que cela pouvait entraîner, comme des absences ou une mise à l'index patronale qui s'est traduite par une longue période de chômage.

Mais ce fut une vie familiale harmonieuse, aimante, ouverte sur les événements de la société et du monde ; avec des parents unis ; avec des liens fraternels et amicaux très forts, beaucoup de solidarité et d'échanges.

### **Papa ne regrettait rien de sa vie**

Il nous le disait, si c'était à recommencer, il referait les mêmes choix. Il aurait notamment renouvelé son engagement communiste sans hésiter. Papa considérait sa vie comme un tout dont il ne retrancherait rien, car même dans les circonstances les plus adverses, les plus terribles, la solidarité et la fraternité de combat avaient permis que ne disparaisse pas toute humanité.

Son grand regret était le départ de Maman, qu'il aimait toujours profondément et qui lui manquait beaucoup. Il exprimait sa surprise d'avoir atteint, lui, une telle longévité, jusqu'à devenir arrière-arrière-grand-père l'année dernière. « J'aurais pas cru » disait-il. Et en même temps, il en redemandait. Ni las, ni désabusé, toujours disponible pour partager un moment agréable, toujours prêt à une rencontre, à une action. « Pouvoir faire encore un peu quelque chose » disait-il encore récemment.

Il voulait rester à proximité de Saint-Denis qui est demeuré sa ville, à laquelle il était profondément attaché ; le lieu de son histoire et de sa vie militante pendant plus de 40 ans. Il voulait rester en contact avec « Mémoire Vive » pour contribuer autant que possible, et pour la qualité des liens tissés.

Quand il a appris, qu'il avait la maladie d'Alzheimer, Papa nous a dit : « je sais qu'avec cette maladie, des personnes deviennent méchantes, et ça, je ne voudrais pas ». Ce ne fut jamais le cas. Il a exprimé un souhait : « ne pas aller au bout de cette maladie. » Sa volonté a été accomplie.

Papa s'est battu de toutes ses forces pour rester actif, autonome, chez lui.

Il affirmait encore sa volonté : « Je prends des risques, mais c'est ma vie ; c'est ma liberté. »

Papa aimait beaucoup la nature, surtout la mer et particulièrement la côte bretonne. Bientôt, nous l'accompagnerons rejoindre ses vagues et ses rochers au large de Quiberon.

Nous sommes fiers qu'il ait été notre père, notre grand-père, notre arrière-grand-père.

Martine Devaux



**Martine Devaux**  
**Fille de Fernand Devaux**

**En 2010, à Caen,  
mon père l'historien  
François Le Gros m'a fait  
rencontrer, en même temps  
que Lucien Ducastel,  
Fernand Devaux**

Il m'a montré cette trace indélébile tatouée sur son bras, celle de l'infamie: son matricule 45472. J'ai été frappé par la précision et la fluidité de son témoignage, Comme s'il avait «pris la veille», si j'ose dire, ce train de malheur qui l'a mené à l'âge de vingt ans dans les camps de la mort d'Auschwitz-Birkenau. De prime abord, avec son air un peu renfrogné, Fernand me donnait l'impression d'être gentiment bougon aux entournures. Peut-être de là venait ce surnom de «Nounours» qui lui collait à la peau depuis sa jeunesse. Mais très vite, on s'apercevait que c'était chez lui une forme de pudeur. Fernand était la crème des hommes. Je m'en voulais parfois de ne pas réussir à percer un peu plus sa carapace.



Car il avait tant à m'apprendre. Dès 1939 il s'engage dans la résistance, tout en s'imposant comme secrétaire des jeunes communistes de sa ville de Saint-Denis. Pour Fernand, le modeste, il n'y avait pas de quoi pavoiser sur ces hauts faits. A 96 ans, il était même un peu gêné d'être devenu «un des derniers 45000», conscient de porter sur ses maigres mais solides épaules une mémoire aussi indispensable que fragile. Alors que mes apparitions auprès de Mémoire vive étaient sporadiques, lui ne comptait pas ses heures. Un jour, à la Bourse du travail de Paris, il m'a dit, inquiet de ne pas me voir plus souvent: «Tu ne vas pas nous abandonner hein?» Pour Fernand passer le relais était essentiel. A l'écoute des voix jeunes et engagées qui lui ont rendu hommage à la Maison des métallos : Catherine, Romain, Lucile, Gwenn et Solveig on se dit que rien n'est perdu! Sans relâche, Fernand n'a pas économisé sa salive pour raconter aux jeunes l'enfer concentrationnaire. Pourvu que les nombreux collégiens et lycéens qu'il a croisé dans toute la France puisent dans son parcours des trésors d'inspiration et de révolte. Car le combat continue! Dans l'excellent montage réalisé par Gilbert Lazaroo des interventions de Fernand il s'y inquiétait notamment du pouvoir des puissances d'argent. Ce pouvoir n'a jamais été aussi grand. Ne pas se mobiliser fortement contre les injustices du néo-libéralisme et le démantèlement du service public serait trahir les idéaux du Conseil national de la résistance. Ceux que Fernand a porté toute sa vie. Au lieu d'honorer des marchands de canon ou des généraux assassins l'état devrait saluer cette mémoire en lutte. Le 1<sup>er</sup> décembre 2012, en présence de Mémoire vive, la ville de Nanterre a inauguré une rue Lucien Ducastel. Je me plais à imaginer une place Fernand Devaux à Saint-Denis. Ça ne nous le rendra pas hélas, mais ça aurait de la gueule!

Julien Legros

*MERCI à vous d'être là pour rendre hommage à Fernand, pour ce qu'il a été, ce qu'il a porté, ce qu'il a transmis.*

*Merci pour tous les témoignages chaleureux, émouvants.*

*Merci à « Mémoire Vive », et notamment à Claudine, sans qui cet hommage n'aurait pas existé ;*

*Permettez-moi aussi un remerciement particulier à Yvette Ducastel et à Pauline Montagne qui connaissaient Papa depuis si longtemps.*

*Merci aussi à :*

- Mémoire d'Aincourt
- L'Amicale de Châteaubriant
- L'Union fraternelle des métallurgistes
- L'IHS des métaux CGT
- L'association des Amis parisiens du musée de la Résistance
- la Fondation pour la Mémoire de la Déportation
- les Amis de la Fondation
- la FNDIRP de Paris

*Merci pour lui, qui aimerait ce retour à la Maison des Métallos qui fut, de fait, aussi sa maison.*

*Merci pour nous aussi, sa famille, tout cela nous fait chaud au cœur.*

*Martine Devaux*



**Contact et commande de publications :**.....Yvette Ducastel.....☎: 01 47 25 02 72.....mail : yvette.ducastel@orange.fr  
**Contact exposition :**.....Jean-Marie Dusselier.....☎: 01 34 89 47 46.....mail : jmdusselier@orange.fr  
**Trésorière :**.....Josette Marti.....☎: 06 61 17 86 69.....mail : jo.marti@free.fr  
**Site internet :**.....http://www.memoirevive.org/

*Vous souhaitez le concours de Mémoire Vive à l'une de vos initiatives (rencontres scolaires, débats...), contactez Yvette Ducastel ou Jean-Marie Dusselier*

